

L'intégration scolaire des étudiants immigrants et étrangers dans les cégeps du Québec

ABDOUL ECHRAF OUEDRAOGO, *démographe*

Cette présentation porte sur la performance académique des étudiants étrangers et issus de l'immigration dans les institutions scolaires québécoises ainsi que les difficultés rencontrées dans leur intégration scolaire et dans leur adaptation. Les résultats exposés aujourd'hui font partie d'une recherche plus globale portant sur les processus d'intégration des immigrants dans des collectivités non métropolitaines et à très faible densité d'immigrants. Ces processus ont été étudiés à travers l'insertion dans les sphères scolaire, résidentielle, sociale et en emploi d'une cohorte de 250 jeunes migrants établis dans les villes de Rimouski, Rivière-du-Loup, Matane et La Pocatière. Ils y sont arrivés entre 2004 et 2007 pour suivre des formations dans des domaines en demande afin de favoriser leur intégration à plus long terme.

Dans cette présentation, nous nous limiterons aux processus d'insertion de ces jeunes tels qu'ils ont été observés dans la sphère scolaire qui est la première et la principale sphère avec laquelle ces jeunes vont être en contact durant leurs premières années d'établissement. Nous commencerons par définir brièvement le concept d'insertion scolaire qui nous a servi de référence pour mesurer ce qui se passe dans cette sphère ainsi que les dimensions de ce concept que nous avons retenu pour la présente recherche. Ainsi l'insertion scolaire est un concept « fréquemment utilisé pour estimer le potentiel d'insertion économique des immigrants », mais aussi des natifs (Piché et Bélanger, 1995 : 7). Dans les sociétés modernes, l'école demeure le principal lieu où s'acquièrent les connaissances et aptitudes nécessaires à la participation sociale, économique et politique (Vasquez-Brofman, 1996 :150). En plus de « développer un sentiment d'appartenance » à la société productrice des institutions, l'école constitue « un moyen de socialisation intensive dans des institutions communes à l'âge où se forment les identités » (Mc Andrew, 1994 : 282).

Au Québec, pour analyser l'insertion scolaire, différents auteurs retiennent comme cadre de référence la mission que s'est assignée l'école québécoise : instruire, qualifier, socialiser, qui renvoient respectivement aux trois fonctions de l'école : la fonction pédagogique, la fonction professionnelle et la fonction de socialisation.

Dans cette présentation, nous nous limiterons à la fonction pédagogique. L'insertion scolaire réfèrera donc à un parcours académique exempt de difficultés d'apprentissage et d'adaptation. L'objectif est de voir quelles sont les caractéristiques personnelles qui déterminent un tel parcours ? Quelles caractéristiques communes partagent les individus qui connaissent l'une ou l'autre des modalités de ce parcours ? Pour analyser la réussite scolaire telle que définie, nous avons retenu deux indicateurs soit la satisfaction vis-à-vis de la formation suivie, et le fait d'avoir rencontré ou non des difficultés d'apprentissage.

Cueillette des données et méthodes d'analyse

Les données utilisées aux fins de la recherche sont issues de différentes méthodes. D'abord, un questionnaire auto-administré auprès de 111 répondants sur une population cible de 250 a permis de recueillir des données quantitatives ; puis, une douzaine d'entrevues qualitatives ont été réalisées auprès de certains répondants au premier questionnaire dans le but d'approfondir certaines données quantitatives recueillies ; ensuite, trois groupes de discussion ont été menés avec certains répondants au questionnaire quantitatif, toujours dans le but d'approfondir certaines questions, et en particulier celles touchant la perception, l'identité, le sentiment de discrimination ainsi que des entrevues non formelles avec des responsables institutionnels (cégep, université, ministère, CRÉ) qui ont participé soit aux missions de recrutement à l'étranger, soit à l'accueil ou à l'intégration des étudiants étrangers. Finalement, nous avons examiné des documents gouvernementaux sur les statistiques et les politiques d'immigration et des rapports d'analyses produits par des acteurs régionaux (énoncé de politique, évaluation de programmes, bilan d'activités, etc.).

Nous utilisons d'abord l'analyse descriptive pour mesurer l'ampleur des phénomènes observés en termes de moyenne et de fréquence. Ensuite, nous procédons par la technique des tableaux croisés servant à relier les phénomènes observés aux caractéristiques des sujets considérés comme les variables explicatives (âge, sexe, période d'arrivée, nombre d'années de scolarité, etc.). Une fois les tableaux croisés présentés, nous avons recours aux données qualitatives recueillies à travers les entrevues individuelles et les « focus groups » pour approfondir et expliquer les phénomènes mesurés. Cette analyse de discours de type sociologique s'appuie essentiellement sur les propos recueillis et qui sont cités lorsque pertinents pour comprendre ce qui est présenté. Cette approche, si elle est à contre-courant des approches mixtes où la mesure quantitative des phénomènes conclut leur analyse, permet d'orienter les analyses qualitatives vers ce qui est plus significatif.

Pour analyser la réussite scolaire, nous avons dû renoncer à deux variables, soit la progression académique et la diplomation¹. Nous avons alors mesuré la réussite scolaire à travers la satisfaction vis-à-vis de la formation suivie et le fait d'avoir rencontré ou non des difficultés d'apprentissage que nous avons désigné : difficultés rencontrées à l'école. Nous avons choisi la satisfaction vis-à-vis de la formation suivie parce qu'il s'agit d'un facteur de motivation important dans la réussite scolaire. En effet, la démotivation favorise certains comportements à l'origine de l'échec et du décrochage comme l'absentéisme, l'abandon de cours et le changement fréquent de programme.

1. Satisfaction vis-à-vis de la formation suivie

La plupart de ces jeunes (90,3 %) ont déclaré être satisfaits ou très satisfaits vis-à-vis de la formation qu'ils suivent. Les filles comme les garçons sont satisfaits de leur formation, avec respectivement une proportion de satisfaits ou très satisfaits de 92,5 % et 89,5 %. La seule différence tient au degré de satisfaction avec environ la moitié des filles (47,5 %) qui se disent très satisfaites contre seulement le tiers des garçons (33,0 %).

Les plus jeunes (16-19 ans) et les plus âgés (34 ans et plus) sont, en général, les plus satisfaits de la formation suivie ; le tiers des plus jeunes (36,4 %) se disait satisfaits. Les jeunes les plus satisfaits de leur formation se recrutaient surtout chez les catégories d'arrivée récente comparativement aux insatisfaits qui se trouvent en grand nombre chez les cohortes arrivées en 2004 et 2005. En effet, les jeunes qui se disent très satisfaits de leur formation représentaient près de la moitié de ceux arrivés en 2007 (43,1 %) et plus du tiers de ceux arrivés en 2006 (38,6 %). La proportion de jeunes très satisfaits de leur formation étaient très faible chez ceux arrivés en 2005 (seulement 17,5 %) et en 2004.

2. Difficultés d'apprentissage rencontrées

Si la satisfaction générale vis-à-vis de la formation suivie est très élevée, il n'en demeure pas moins, que plus de deux jeunes sur cinq (40,4 %) auraient rencontré plusieurs difficultés d'apprentissage au cours de leur formation. Nous avons donc tenté de voir quel effet pouvait avoir le sexe, l'âge, l'expérience pré-migratoire et la scolarité précédente² sur la probabilité de connaître ces difficultés.

Tout d'abord, on note que le pourcentage de jeunes qui auraient rencontré des difficultés d'apprentissage est plus élevé chez les garçons que chez les filles : 43,3 % contre 33,3 %. Si on s'intéresse à l'âge, on constate que la proportion de jeunes qui auraient connu le moins de difficultés s'observe chez les plus jeunes (16-19 ans et 20-23 ans). Ainsi, seulement le tiers des jeunes de 20 et 23 ans (33,3 %) auraient

¹ Peu de personnes avaient complété leur formation et vu la variété des parcours, il était difficile au final de trouver un repère permettant de comparer la progression de tous.

² Scolarité précédente est analysée à travers trois variables : le nombre d'années de scolarité complétées, le niveau de formation atteint le plus élevé, le domaine de la formation.

connu des difficultés d'apprentissage, tandis que ce phénomène est absent chez les 16-19 ans. À l'inverse, on retrouve beaucoup de jeunes ayant connu des difficultés (52,5 %) chez les 24-28 ans, qui représentent également près des 2/3 chez les jeunes de âgés entre 29 et 33 ans.

La proportion de jeunes ayant connu des difficultés d'apprentissage est tout aussi importante même chez les 34 ans et plus où 41,7 % des répondants sont dans cette situation. On peut donc en conclure, qu'en général, ce sont les plus jeunes qui sont le moins à risque de connaître des difficultés scolaires et inversement, les catégories les plus âgées sont celles qui vivent le plus ces difficultés³. Les méthodes d'évaluation, ensuite le volume des cours ont été les plus fréquemment cités par les jeunes comme la source de leurs difficultés d'apprentissage.

Nous avons ensuite tenté d'explorer l'influence que pouvait avoir l'expérience scolaire pré-migratoire sur la possibilité de connaître des difficultés d'apprentissage. Cette expérience est analysée selon deux variables : le nombre d'années de scolarité complétées avant d'arriver au Québec et le niveau de formation le plus élevé déjà complété.

L'effet de la scolarité prémigratoire n'est pas tout à fait clair. À tout le moins, ceux qui ont eu le moins de difficultés semblent être les jeunes qui avaient complété plus de 16 ans de scolarité. Un tiers d'entre eux seulement (34,8 %) aurait eu des difficultés comparativement à 42,9 % chez ceux qui avaient moins de 12 ans de scolarité et 44,3 % chez ceux qui avaient entre 13 et 16 ans de scolarité.

De plus, nous avons demandé à ces jeunes quel était le niveau de formation le plus élevé atteint avant de venir au Québec (primaire, secondaire, universitaire). Cette variable permettait de pallier aux risques d'erreurs liées au nombre d'années de scolarité qui ne renvoie pas automatiquement au même niveau de scolarité qu'au Québec où le niveau collégial est présent. Celui-ci pouvait autant indiquer le niveau de formation des individus qu'il pouvait cacher d'autres réalités (retard scolaire, changement de programmes).

L'analyse montre que les jeunes, qui connaissent le plus de difficultés, s'observent en proportion plus élevée chez ceux qui avaient complété une formation de niveau universitaire avant d'arriver au Québec avec environ la moitié d'entre eux (47,3 %) dans cette situation. Les jeunes qui avaient connu des difficultés se retrouvent de manière importante aussi chez ceux qui avaient une formation postsecondaire avec plus du tiers d'entre eux (36,5 %) qui ont connu des difficultés d'apprentissage et d'adaptation. Paradoxalement, ceux qui avaient le moins de difficultés se retrouvent surtout chez les jeunes qui avaient le niveau de formation le moins élevé (secondaire) avec seulement 17,6 % des jeunes de la catégorie ayant eu des difficultés.

³ Sauf ceux qui sont rendus à l'extrême qui peuvent sûrement contrebalancer les difficultés scolaires avec l'expérience accumulée.

Entre autres hypothèses expliquant les difficultés rencontrées par les plus âgés qui avaient un niveau de scolarité plus élevé, on peut penser que la formation qu'ils suivent au Québec représente souvent pour eux un retour aux études⁴, une formation plus technique ou de niveau inférieur (le cégep). Cette transition peut dans certains cas être plus difficile pour les personnes ayant un niveau ou un âge plus avancé si elles ne sont pas bien préparées. Dans les rencontres, les jeunes concernés par cette situation affirment vivre une profonde remise en question et se sentir « très bousculés »⁵ à leurs débuts. La plupart d'entre eux avaient déjà acquis des méthodes de travail bien ancrées qu'ils doivent abandonner contrairement aux plus jeunes ou à ceux qui avaient moins de scolarité.

Certains d'entre eux ont aussi mentionné vivre un sentiment de retour au secondaire⁶ qui ne facilite pas leur intégration dans le milieu de formation. Ils citent pêle-mêle les difficultés d'interaction avec les jeunes de leur milieu académique, le traitement infantilisant dont ils font l'objet, le faible niveau linguistique des enseignants comme autant d'explications des difficultés qu'ils rencontrent.

Je me sens vraiment perdu, frustré et parfois gêné. Même les enseignants sont parfois trop jeunes pour moi. Je suis quasiment obligé de rester à la maison et de prendre les notes de cours de compatriotes plus jeunes pour essayer de me rattraper. Ce n'est pas que je ne veux pas aller étudier mais je ne me sens pas tellement pas à ma place au milieu de tous ces jeunes. C'est aussi valable pour les jeunes Québécois que pour les jeunes de mon pays et des fois, c'est même plus difficile avec eux. En même temps, il y a des matières techniques pour lesquelles j'aurais vraiment aimé travailler avec les jeunes mais c'est difficile...

Les plus jeunes et ceux qui avaient un niveau de formation moins élevé ne sont pas à l'abri de problèmes d'adaptation non plus, mais le fait qu'ils avaient moins d'habitudes de travail bien ancrées facilite leur adaptation. Une fois au Québec, l'enjeu unique pour eux est d'acquérir une qualification et de nouvelles façons de travailler, tandis que les autres doivent d'abord accepter d'abandonner des acquis, voire des certitudes avant de penser à acquérir de nouvelles qualifications. Tout naturellement, les premiers ont plus tendance, dans leurs discours, à attribuer leurs problèmes à leurs propres difficultés à s'adapter aux exigences des programmes de formation au Québec et à leurs antécédents de formation. Les plus âgés désignent en premier les défauts du système en place, ce qui rend plus difficile pour eux la capacité de venir à bout des problèmes rencontrés.

Dans des cas extrêmes, nous avons constaté que ces difficultés d'adaptation pouvaient se traduire par une tension entre certains jeunes et leurs enseignants. Les noms de certains enseignants comme de certains programmes ont d'ailleurs été constam-

⁴ Après une longue période sur le marché du travail ou ailleurs.

⁵ C'est l'expression qui revenait souvent.

⁶ Le cégep n'étant pas l'université, il est considéré dans le système de référence des Français comme un niveau du secondaire.

ment décriés dans les entrevues. Les directions des établissements d'enseignement offrent des ressources en médiation mais elles ne suffisent pas toujours à dissiper les malentendus. Certains jeunes ont alors dû changer de programmes afin d'éviter certains enseignants ou certains cours pour lesquels ils s'estiment moins préparés.

Nous avons aussi voulu comprendre si les personnes ayant connu des difficultés demandaient du soutien, si ce soutien était reçu et s'ils en étaient satisfaits. Parmi les personnes ayant eu des difficultés à l'école, seulement un peu plus de la moitié (54,4 %) aurait demandé de l'aide tandis que près de la moitié (45,6 %) n'en n'aurait pas sollicité. Les garçons semblent plus prompts à demander de l'aide (55,6 %) que les filles (50 %) et ce, dans la même situation. Par contre, l'ensemble des filles ayant demandé un soutien l'aurait obtenu alors que près d'un garçon sur quatre (24,0 %) n'aurait pas obtenu le soutien demandé. Aussi, la totalité des filles ayant demandé de l'aide se disaient satisfaites du soutien obtenu tandis que plus d'un garçon sur trois dans la même situation (35,7 %) se disait insatisfait.

En conclusion, le parcours scolaire de ces jeunes est parsemé d'obstacles comme en témoigne la grande proportion de personnes ayant connu des difficultés scolaires. On note que le pourcentage de jeunes qui auraient rencontré des difficultés est plus élevé chez les garçons que chez les filles alors que si on considère l'âge, ce sont surtout les plus âgés (34 ans et plus) et les 20-23 ans qui semblaient le plus être confrontés à ces problèmes. Paradoxalement, les plus jeunes (16-19 ans) paraissent les mieux adaptés à la réalité scolaire et académique de leur pays d'accueil dans la mesure où ils auraient dans leur totalité échappé à ce type d'expérience.

Bibliographie

Mc ANDREW, M. « Pertinence et limites des indicateurs socioculturels dans la mesure de l'intégration scolaire ». pp 279-295 dans *Actes du séminaire sur les indicateurs d'intégration économique et sociale des immigrants*, CEETUM & MICC. Montréal, juin 1994.

PICHÉ, V. et L. BÉLANGER. *Une revue des études québécoises sur les facteurs d'intégration des immigrants*, Montréal : ministère des Affaires internationales, de l'Immigration et des Communautés culturelles, Collection « Notes et documents », 1995.

VASQUEZ-BRONFMAN, A. et MARTINEZ, L. *La socialisation à l'école. Approche ethnographique*. Paris, PUF, 1996.